

## L'inspiration dans la tourmente

### Die Inspiration in der Qual

Mon nom est François. J'ai 36 ans et habite dans un appartement minable à Paris. J'ai une famille sympathique, je pense. À chaque Noël, c'était la même chose; ma mère me demandait comment j'avais trouvé le repas et elle, mes frères, ma sœur, mon père me disaient tous en cœur « Soit franc François ! ». À la longue cette blague m'a saoulé, car je n'arrivais pas en trouver de mieux. Depuis je suis comme un orphelin et ma vie est un peu moins pénible.

Ce que je fais dans la vie ? Un nouveau métier que tout le monde peut faire: écrivain raté. J'ai été chercher de l'inspiration un peu partout dans le monde, notamment au Sri Lanka comme Nicolas Bouvier, j'avoue je l'ai copié. La différence entre lui et moi ? Son Poisson-Scorpion a cartonné et mon roman n'a même pas été publié, heureusement pour les quelques lecteurs idiots qui auraient fait la bêtise d'acheter mon bouquin. Actuellement, je reviens du sud de l'Inde, ça ressemblait étrangement au Sri Lanka, ce voyage ne m'a servi à rien; Vous n'avez qu'à voir ce que je suis en train d'écrire, c'est lamentable. Mais je vais continuer à écrire ce texte sans valeur juste pour m'énerver encore plus.

Mes bagages ne sont toujours pas défaits, mais je ne compte pas les défaire : je veux partir aux Etats-Unis ! Je vais aller au milieu de la campagne américaine. Peut-être trouverai-je des idées pour mon future « chef d'œuvre ». Il est bientôt midi. Le soleil ne transperce pas mes fenêtres car elles sont trop sales. Ce n'est pas silencieux parce que j'habite en dessous d'un bowling. J'arrive à reconnaître les habitués rien qu'en écoutant le roulement de la boule sur le parquet glissant. C'est Patrick qui vient de lancer. On le reconnaît grâce à la force de l'impact sa boule fétiche sur la piste. Bref tout cela n'est pas important, ni intéressant. L'importance est que je veux partir demain en Amérique!

Je dois passer à l'aéroport de Orly pour réserver mon billet et nourrir mon poisson rouge avant de partir. José je l'aime bien, une des seules choses que j'aime bien en fait. Avant, il y avait ma femme que j'aimais bien, mais elle m'a quittée parce que je ne lui prêtai pas assez d'importance disait-t-elle. Je l'ai remplacée par José, au moins lui, il ne parle pas. Bon je vais arrêter d'écrire jusqu'à que je sois dans un champ en Amérique, loin du monde, loin de Paris. L'air pollué, les bruits de klaxon des voitures aux heures de pointe, Paris m'irrite, m'empêche d'écrire quelque chose de bien...

Me voici enfin à ma place dans le calme et la tranquillité. Tout est paisible, le vent frais dans mes cheveux bruns m'éveille les sens. Après une courte sieste dans l'herbe rase je décide de continuer ma route. J'aperçois une ferme par la fenêtre de cette Chrysler que j'ai loué pour 2 semaines. Je ne sais pas ce que je vais trouver là-bas mais cette demeure m'attire tel un aimant.

Je décide de me parquer dans la boue, je n'avais pas vraiment le choix. Le fermier vient de remarquer ma présence. Il fronce les sourcils et a l'air surpris. On aurait dit qu'il venait de voir un étranger. Je lui dis « Bonjour, mon nom est François, je suis français » il me répond « Bonjour jeune homme, moi c'est Bill, mais que vient faire un touriste ici ? ». Je lui explique que je ne suis pas un touriste, mais un écrivain, que je cherche de l'inspiration aux quatre coins du monde... Il me rétorque « Vous savez, je n'ai jamais quitté la région,

mais je ne suis pas malheureux pour autant » je ne comprends pas son mode de vie mais il est très sympathique. Bill doit être deux fois plus vieux que moi. Sa barbe blanche rejoint ses cheveux cachés sous un chapeau de campagnard, une manière de camoufler une calvitie peut-être. Je lui propose de venir avec moi faire un tour en voiture pour qu'il me montre les environs, il accepte.

Nous roulons à la vitesse des chevaux, à l'allure du vent et à l'élégance des oiseaux. Je découvre au fur et à mesure de la route ce vieillard simple, qui aime la vie comme personne. Il me décrit la rugosité du maïs lorsqu'on le récolte à la main, l'odeur des grains de blé torréfié et la douceur des bébés chiots. Il m'explique que lors de grosses averses, un petit ruisseau se forme dans la clairière au-dessus de chez lui entraînant grenouilles et tritons jusqu'à sa porte. Les coassements transperçant le bruit répétitif de la pluie réveillent sa femme et lui d'une façon unique. C'est touchant mais également énervant qu'un vieux fermier qui n'a jamais voyagé, jamais fais d'études, soit capable de décrire si justement ce qu'il ressent. J'ai appris quelque chose aujourd'hui: l'inspiration ne doit pas venir du monde extérieur, mais doit venir de moi.

Bill m'a guidé jusqu'à une colline qui nous offre une vue magnifique sur toute cette région rurale. Malheureusement le temps ne nous permet pas de rester longtemps « Cette tempête au loin m'inquiète, rentrons à la ferme » me dit-il très sereinement. Moi, cela m'inquiète. J'ai une boule au ventre rien qu'à la vue de cette grosse masse sombre venant de l'est, il me rassure en me disant que ce n'est qu'un orage comme il y en a chaque semaine.

De retour en voiture, je vais à toute vitesse. Les chevaux ne pourront plus nous rattraper désormais. Le temps a changé en un coup de vent. Les chênes dansent avec les oiseaux tournant dans les airs, emportés par le souffle des ténèbres. La pluie n'est pas encore là mais Bill sent que l'humidité dans l'air a soudainement augmenté. Nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres de la ferme lorsque la Chrysler décide de s'arrêter. « Ce n'est pas le moment, saloperie de bagnoles étrangères! ». Le vieux patriote américain me jette un regard aussi obscur que le ciel au loin.

Je sors de la voiture en criant plusieurs jurons sur le gars qui m'a loué cette satanée voiture et sur ma vie si ridicule. En voulant voir le problème, Bill se met à me tutoyer « Tu ne connais rien sur les moteurs américains, je vais t'aider ». Dans un moment pareil je commence à le tutoyer aussi : « Merci, mais fais vite cette tempête me fait vraiment peur ». En réparant le moteur tous les deux, Bill me dit que je me fais du souci pour rien, que je suis stressé et que je ne profite pas de la vie. N'a-t-il même pas fini sa phrase qu'un bruit, devrais-je dire un terrible hurlement, nous fait sursauter et tomber sur la terre aride. On se relève les deux, jambes tremblantes, les poings serrés et on aperçoit... une tornade. Et à ce moment précis, l'inspiration me transperce...



Der Tornado wirbelt auf den Bauernhof zu, den ich, Bill Howard, mit meiner Frau gebaut habe. Es dauerte 10 Jahre um ihn fertigzustellen und dieser Tornado steuert direkt darauf zu. Obwohl alles ganz schnell geht, fühlt es sich an, als stehe die Zeit fast still. In Zeitlupentempo sehe ich, wie mein ganzes Leben, Stein für Stein auseinander gerissen wird und ich kann nichts dagegen unternehmen.

Ein paar Sekunden, oder vielleicht auch Minuten später bemerke ich, dass sich keine Luft mehr in meinen Lungen befindet und fülle sie schleunigst.

„Was für ein Unglück“, bemerkt François in einem äusserst irritierenden Tonfall. „Komm, gehen wir. Hier können wir nichts mehr ausrichten. In deinem Haus Zuflucht suchen ist keine gute Idee mehr.“

Blitzschnell, bevor ich mich zurückhalten kann, landet meine Faust in seinem Gesicht. Er stürzt zu Boden, der Schock ist klar in seinem Gesicht zu sehen.

„Ehm, autsch?!“, sagt er sarkastisch. „Wieso hast du das gemacht?“ Und ich realisiere, dass er wirklich nicht weiss, wie viel mir mein Hof bedeutet hat. Er weiss nicht, dass mein altes Leben wohl oder über vorbei ist. Und es interessiert ihn auch nicht im Geringsten. Er will ja nur eine Idee, nur einen Hauch der Inspiration, damit er auch nur etwas in seinem miserablen Leben zustande bringen kann. Und, als ich in seine Augen sehe, registriere ich seinen triumphierenden Blick. **Das** ist seine Geschichte, **dieses „Abenteuer“** seine Inspiration, **er** der Protagonist und **ich** das arme, bemitleidenswerte Opfer. Er wird meine Trauer niederschreiben und verkaufen, meinen Verlust als seinen Profit verwenden. Ich spucke auf den Boden. ‚Soll er doch‘, denke ich. ‚Wenigsten einer von uns kann dieses Unglück zum Positiven wenden.

Wir steigen ins Auto ein und kurz danach wieder heraus. Beide von uns haben vergessen, dass es nicht mehr startet.

„Und? Was machen wir nun, Billyboy?“

„Was weiss ich? Vielleicht können wir es flicken...“

Ich öffne die Motorhaube und sehe mir den Motor an, blinzele, reibe mir die Augen und betrachte den Motor ein zweites Mal. Nein, ich habe nicht halluziniert, es ist tatsächlich ein Vogelnest im Motor.

„Was ist das Problem, Bill? Kann man es reparieren?“

„Das musst du dir angucken.“

François eilt an meine Seite und blickt in den Motor.

„Ein Vogelnest?“, entfährt es ihm verdutzt.

„Erstaunlich, dass es überhaupt so weit fahren konnte, bevor der Motor aussetzte“

„Da gebe ich dir Recht.“

Zügig pflücken wir die Stöckchen und Federn hinaus und schliessen die Haube. Ich stecke meine Hände in die Hosentaschen und wühle herum.

„Wo ist der Schlüssel? Ich hatte ihn doch gerade noch!“

„Ja, wenn du nicht solch ein seniler, alter Sack wärst, könntest du dich daran erinnern, dass der Schlüssel steckt.“

Ein Seufzer entfährt mir. Vielleicht hat er Recht, höchstwahrscheinlich leide ich an Altersschwäche. Aber ich bin ja noch lange nicht tot.

„Das Leben geht weiter, Bill, und du hältst entweder mit, oder bleibst auf der Strecke liegen. Was würde Rosie von dir denken, wenn du aufgäbst?“, murmle ich. Der Gedanke an Rosie gibt mir Mut. Ich steige mit François ins Auto, fahre davon und wende meinem alten Leben den Rücken zu.

## 7 Jahre später

Die Sonne scheint über dem Bauernhof. Bill Howard, 80 Jahre alt, sitzt in einem Schaukelstuhl auf der Veranda. Vor ihm erstrecken sich seine Felder. Hühner gackern, Kühe muhen, ein Pferd wiehert.

Im kleinen Garten kniet François. Er hat eine Menge Schmutz unter seinen Fingernägeln. Schon den ganzen Morgen hat er geschuftet, das Beet säen zu können.

Endlich ist er fertig und erhebt sich mit einem Ächzen.

„Willst du eine Limonade?“

„Ich trinke keine Limonade!“

„Lügner! Gestern mochtest du noch Limonade. Ich habe dir jedenfalls ein Glas bereitgestellt. Es steht in der Küche“

Unserer Küche. Zusammen haben wir ein Haus gebaut, am selben Ort, an dem mein alter Bauernhof stand. François, der ewige Schmarotzer, kam mit dem Vorschlag, dass wir sein Buch zusammen schreiben könnten, da er so Ideenlos war. Und ich, alt und alleine wie ich war, sagte zu.

Er hasste Paris, er hasste den Lärm der Stadt und der ewige Gestank des Auspuffs. Und dann ging es wie ein Licht in mir auf. Er könnte ja mit mir wohnen.

Aus dem Geld, das wir mit dem Buch verdienten, konnten wir unseren Traumhof aufbauen. Und hier sind wir. In unserem Traum. Er ist nicht mehr solch ein zynischer Mensch. Er versteht harte Arbeit und ich war, seiner Meinung nach, seine Rettung. Ich kann mich nicht beklagen. In meinem Alter bin ich froh einen Kumpanen zu haben. Und François gefällt mir. Seit er hier ist, kommen ihm auch immer originellere Ideen, das Land ist seine Inspiration. Er schreibt Bücher, und ich lebe von seinen Werken. Ja, ich habe wirklich ein gutes Leben.